

XYZ. La revue de la nouvelle

Cinq gouttes

Louis Carmain



Numéro 145, printemps 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carmain, L. (2021). Cinq gouttes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 58–61.

Cinq gouttes

Louis Carmain

LE MATIN.

Enfin.

Ryûnosuke avait mal dormi. Éveillé vers minuit par un cauchemar, il avait tenté de garder les yeux fermés pour se rendormir, incapable d'arrêter de penser, angoissé de voir du noir, et, ouvrant les yeux comme on sortirait la tête de l'eau, il avait plutôt fixé le plafond — ce qui devait bien être le plafond, en haut. Une sortie. Mais il n'avait vu encore qu'une paroi douloureusement noire. Puis celle-là, après une interminable attente, s'était muée en lavis bleu. En lueur mauve. En 24 juillet 1927.

Ryûnosuke respira. Il se redressa, soulevant le poids de ses cernes, puis quitta sa natte chaude. Ses genoux crépitaient; son dos, son cou, sa mâchoire furent parcourus de douleurs nerveuses qui le recondamnèrent: tu n'es qu'un tas d'éclairs. Il fut accablé à l'idée de traîner cet orage vers la cuisine — s'asseoir, marcher, écrire surtout, il devait bien se lever pour écrire et cela seul comptait encore un peu pour lui, possédait le tirant nécessaire pour le sortir d'une complète atonie. Il contempla Fumi, toujours endormie. Ses cheveux noirs dénoués charbonnaient ses épaules. Elle était belle, immarcescible et jeune et bénie d'un sommeil paisible et Ryûnosuke fut écoeuré de voir sur son visage l'annonce d'une vie encore longue, sensible aux inestimables plaisirs de ce monde — elle verrait les neiges d'Hokkaidô, comme on se l'était promis, jadis, avant que toutes les promesses ne s'oblitérent. Elle aimerait davantage et jouirait autre part, dégusterait des soba fraîches ou plongerait son corps dans l'eau d'un bain. Elle serait grand-mère.

Ryû pensa réveiller Fumi pour lui faire connaître sa désespérance, mais elle la connaissait déjà — trop —, à tel point qu'il l'en avait blasée. Il se dirigea plutôt vers la salle à

58 manger de leur petit appartement.

•

Il regarda par la fenêtre. La rue s'activait, des vendeurs installaient leurs étals. Des citadins pressés marchaient en direction du boulevard. Ryû s'imagina être en retard et courir pour rejoindre un bureau quelconque, un ministère inutile et insignifiant où se déciderait l'utilisation de tel ou tel matériau pour la construction de tel ou tel édifice gouvernemental, puis il pensa que les ministères se multiplient ainsi, s'autoengendrent pour s'entregérer — mais peu importe, car il courait. Il s'imaginait courir.

Une pâleur jaune submergea la rue. On devait bien manger. Ryû trouva un œuf dur dans une armoire, s'assit paisiblement devant le kotatsu. Il écala l'œuf en jugeant cela trop long, trop trivial, puis en déchira un morceau de chair blanche qu'il glissa difficilement dans sa bouche. Le *Yomiuri Shinbun* de la veille, acheté par Fumi qui avait cru faire plaisir à son mari, était posé devant lui. Ryûnosuke ne l'avait pas même feuilleté, s'était de toute façon hier reclus dans son bureau de travail pour n'en ressortir qu'à la nuit tombée. Afin de satisfaire Fumi, ou plutôt pour éviter sa déception, Ryûnosuke froissa le journal, en tourna une page — la crise économique poursuivait ses ravages —, puis deux, avant de tomber sur un article détaillant une nouvelle politique martiale du cabinet Tanaka : on prônait l'envoi de troupes dans la province chinoise du Shandong. Il s'agissait d'empêcher les armées de Tchang Kaï-chek de piétiner les sols de Mandchourie et de Mongolie intérieure, car ces provinces, avançait-on, « n'appartenaient pas intrinsèquement au territoire chinois ». Ryû lut quelques autres articles en surface, se lassa de voir les mêmes enjeux ressassés éternellement, puis passa à la dernière page où un entrefilet proposait de multiples politiques développementales pour la péninsule coréenne.

Ryûnosuke ne mangeait plus.

Il abandonna la moitié de son œuf dur, le journal, se réfugia dans son cabinet de travail où il retrouva, sur sa table, quelques textes inachevés. Il hésita plusieurs minutes devant trop d'histoires, tâta un papier, un autre, et soupira. Aucun récit ne l'allégeait. Il fixa, dans l'espoir d'y trouver une envie, le carré d'une minuscule fenêtre. Une lueur indigo s'y coulait, encore indécise, presque sous-marine. Et puis des rires.

Ryûnosuke se redressa et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Dans la cour intérieure, trois écoliers encourageaient à coups de branches mortes un garçonnet de six ans, peut-être, à baisser ses culottes. Ce dernier résistait mollement; il y eut une bastonnade — le gamin obtempéra, en pleurs. Une écolière plus âgée, retenue de force, fut alors agenouillée devant l'enfant dont le sexe nu, minuscule, mou, rappela à Ryû l'heure du bain de ses fils.

Alors il voulut hurler, disperser avec toute son autorité d'adulte cette détestable mise en scène — mais sa mâchoire, ses articulations, taxées déjà par l'ingestion de l'œuf dur, étaient comme térébrées par un vilebrequin. Ryû ne put souffler qu'un seul mot, le mot « arrêtez », qui n'atteignit pas même sa propre oreille. Les violences se poursuivirent.

La jeune fille dut insérer le sexe minuscule dans sa bouche. Elle résista un peu, se cabra vers l'arrière, et on lui tira bientôt les tresses comme le mors d'un cheval récalcitrant. Elle céda, enfin, d'un coup, rappelant quelqu'un qui se résout à vomir. Sous le regard des trois brutes, l'organe se redressa immédiatement comme pour en finir et pouvoir retourner à attendre la puberté.

Un homme en redingote accourut dans le jardin. Il tenta de rosser tour à tour les brutes qui s'enfuirent aussi vite que des cloportes surpris par la lumière. Sa colère redoublée par son échec, l'homme reporta ses coups sur le gamin et l'écolière: ils furent giflés et vilipendés et charriés par le col vers l'intérieur du bâtiment. Ils étaient frère et sœur.

Ryû eut l'impression d'un silence trop soudain et trop grand, brutal, vide et noir, plus violent encore que la violence de la vie — il imagina l'intérieur d'un cercueil, pour le cadavre, une fois son couvercle refermé. Dans un sursaut de confiance, il retourna à sa table de travail et, après une ligne indigne même de sa propre rature, amer, il constata qu'il n'était pas mieux inspiré qu'au réveil. Ça n'écrivait plus ; ses pensées se fanaient au fil des traits ; raconter ne suffisait pas. Il reposa sa plume, regarda la page ; il y avait si souvent cherché le soulagement — l'avait-il une fois trouvé ?

Ryûnosuke repoussa ses inachevés de la main ; fixa longtemps la paume de la droite. Puis se dirigea vers un minuscule cabinet, situé près de la porte du bureau, en ouvrit le tiroir du milieu. Il en sortit une fiole que lui avait remise son ami Mokichi.

Cinq gouttes, pour tes névralgies, pas plus.

Ryûnosuke se rassit, posa la fiole sur la table.

Il pensa maintenant à Minako, l'amie de sa femme.

Il pensa à Minako et lui.

Il saisit un feuillet qu'il plierait plus tard, insérerait dans une enveloppe blanche adressée à Fumi dont l'éveil tarderait encore quelques heures. Il y traça deux mots et tout fut dit. Deux mots qui suffisaient à expliquer l'entièreté de ce que son corps défectueux et son cœur trouble avaient pu connaître des hommes et de cette terre :

Vague inquiétude